« Capitalisme » antique et « Capitalisme » médiéval dans l'oeuvre de Max Weber

Luigi Capogrossi-Colognesi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/207>

DOI : 10.4000/ccrh.207

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Luigi Capogrossi-Colognesi, « « Capitalisme » antique et « Capitalisme » médiéval dans l'oeuvre de Max Weber », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 34 | 2004, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/207> ; DOI : 10.4000/ccrh.207

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

« Capitalisme » antique et « Capitalisme » médiéval dans l'oeuvre de Max Weber*

Luigi Capogrossi-Colognesi

- 1 Au centre de mon intervention se trouvent, de nouveau, les questions centrales que paraît se poser Max Weber dans celles de ses œuvres qui portent spécifiquement sur l'histoire ancienne. Il s'agit du parcours qui le conduit de la *Römische Agrargeschichte* (*Histoire agraire romaine*, RAG), parue en 1891, à la troisième rédaction de son article « *Agrarverhältnisse im Altertum* » (AVA), publié en 1909. À ces textes, on peut encore ajouter son essai inachevé sur *La Ville*, rédigé vers 1911-1914 et les additions postérieures que contient son *Histoire économique* posthume, fondée sur les cours professés par Max Weber à l'université de Munich, en 1919-1920.
- 2 I. Dans l'ouvrage de 1891, on remarque, d'une part, un langage fortement modernisant, des références continuelles à l'histoire du présent, enfin une forte présence des modèles féodaux¹ et de la communauté germanique du Moyen Âge, et, d'autre part, l'évolution de la propriété agraire en un sens capitaliste, dans la période centrale de la République romaine. Tout cela doit nous orienter vers une interprétation de l'ouvrage de 1891 qui suive une logique assez différente des paramètres traditionnels de l'historiographie des institutions juridiques et économiques de la Rome antique. En effet, il s'agit pour Weber, comme il le dit d'ailleurs explicitement, de discerner et d'interpréter le « système de relations » entre les formes juridiques, l'organisation administrative et agraire du territoire et les rapports économiques. Son objectif est d'expliquer ainsi, « du point de vue pratique », les caractères des rapports très variés existant entre les centres habités et le territoire, ainsi que la signification économique de la propriété foncière romaine, à travers sa longue histoire si diverse².
- 3 À la vérité, les problèmes ainsi posés dans l'*Histoire agraire romaine*, si dense et incisive, étaient destinés à rester ignorés, dans leur substance, de l'historiographie de la Rome antique, tout au long du parcours qui a été le sien au XX^e siècle. Existait-il ou non un

rapport entre des formes aussi caractéristiques et centrales pour le droit romain et pour l'organisation des territoires que la cadastration – *limitatio* –, et d'autre part la fondamentale distinction entre propriété quiritaire et possession de l'*ager publicus* ? Pouvait-on mettre en relation cet ensemble de situations juridiques, administratives et matérielles, et l'histoire de la construction de l'Italie romaine, réalisée grâce à la fondation de colonies et à la constitution de municipes de citoyens romains ? Et puis quelle fut l'incidence de ces formes d'organisation sur l'évolution spécifique des structures économiques romaines ?

- 4 Mais que la problématique de Max Weber soit restée marginale par rapport aux horizons que l'histoire politique et institutionnelle a privilégiés au cours du siècle que nous venons de quitter, qu'elle leur ait même été étrangère, et qu'en son temps Theodor Mommsen ait opposé une « fin de non-recevoir » au rêve de Max Weber d'établir un rapport entre la colonisation et la logique de la *limitatio*³, – rien de tout cela n'invalide l'opération wébérienne. Au contraire, sur un point au moins (d'ailleurs de première importance), j'ai tout récemment pu me rendre compte du caractère crucial de la question que Weber posait sur le rapport entre les formes du droit privé romain, la *limitatio* et la différence entre municipes et colonies, – différence qui perdure pendant tout le Haut-Empire romain⁴. La nature de tout le processus de romanisation de l'Italie, ainsi que cette caractéristique ancienne, mais très durable, de la double organisation du *dominium* territorial romain en municipes et colonies, reçoivent en effet, de sa problématique, un éclairage différent.
- 5 À lui seul, cet aspect suffirait à rendre particulièrement actuel ce vieux livre de Max Weber, une fois que le lecteur a surmonté la surprise et le désarroi provoqués en lui par la rigidité et le simplisme apparents des points de vue développés dans l'ouvrage, surtout en ce qui concerne le droit romain. C'est, en vérité, ce qui l'a rendu aussi difficile et aussi étrange, particulièrement à nos yeux, nous les historiens du droit romain. Mais notre intérêt intellectuel nous porte à aller au-delà de cet aspect pour saisir le coeur de la réflexion qu'au cours de ces années-là, Weber poursuit sur l'économie antique.
- 6 Car, dès cette époque, dans la problématique wébérienne, il y avait très clairement l'idée que, pour résoudre les problèmes fondamentaux de structure, les diverses expériences historiques n'ont pu se référer qu'à un nombre très limité de combinaisons opérationnelles des formes sociales et juridiques. Autrement dit, que les « systèmes de rapports nécessaires » (pour parler comme Emilio Sereni), loin d'être innombrables, étaient, et sont encore, quant aux solutions de base, en nombre extrêmement limité. Voilà justement ce qui rend possible la comparaison entre des expériences historiques et des modèles très différents en apparence, et qui semblent n'avoir aucun rapport les uns avec les autres.
- 7 Ces considérations nous amènent ainsi à traiter tout de suite de l'emploi que, dans son livre de 1891, Weber fait du concept-clé de « capitalisme » : ce n'est pas pour lui une simple référence analogique, c'est un instrument analytique permettant de définir l'organisation particulière des facteurs de production, en rapport avec la formation d'un marché urbain.
- 8 Rappelons à quels résultats il parvient ainsi. Il parvient avant tout à définir la signification et les conséquences de certaines innovations formelles telles que, dans le domaine du droit, la pleine liberté de vendre les sols ou la facile et durable appropriation de terres publiques par des personnes privées. Ce dernier fait, ainsi que l'égalité formelle de tous les citoyens devant une telle appropriation, aurait constitué le présupposé

fondamental du développement « inouï » de la fin de la République romaine dans un sens capitaliste. Ce seraient donc ces innovations, d'abord dans l'application des anciennes institutions du *ius civile* romain, ensuite au niveau normatif, qui auraient dissous, avec les structures anciennes de communauté agraire, le caractère égalitaire des formes romaines d'occupation du sol, qui transparaissait encore dans le système des colonies.⁵

- 9 Jusqu'ici, on voit clairement l'analogie entre des phénomènes qui semblent se développer selon une même logique (la richesse foncière, disponible, permet de réorganiser les facteurs de production avec l'objectif d'acquérir de nouvelles richesses grâce à la commercialisation des produits agricoles), et se fonder sur des prémisses analogues (l'égalité – qui n'est que formelle – de tous les citoyens face à la propriété et à l'occupation du sol, ainsi que la liberté de circulation des biens fonciers). Mais on voit aussi comment l'auteur en arrive à de telles comparaisons, même si elles restent souvent implicites : il isole et souligne fortement certaines évolutions et quelques éléments particuliers, au sein d'une reconstruction historiographique qui concerne des phénomènes beaucoup plus complexes et demeure, par ailleurs, assez floue.
- 10 Pourtant, ce qui est peut-être à nos yeux le plus significatif, c'est qu'une fois ainsi établie, cette comparaison tend aussitôt à s'effacer. Elle s'efface à tel point qu'est remise en question la légitimité même de l'application de la catégorie « capitalisme » aux activités et investissements agraires de la fin de la République romaine. En effet, dans l'ouvrage de 1891, la consistance même de cette catégorie apparaît parfaitement éphémère et privée d'autonomie ; elle procède intégralement de l'élément déterminant que représente l'esclavage. Si bien que les guerres de conquête et l'épanouissement de la *villa* « capitaliste » vont de pair ; une fois les premières achevées, la seconde décline rapidement.
- 11 Plus que le caractère historiquement plausible de ce type de reconstruction, dont le schématisme est évident, il est intéressant de discuter ici l'étroite association que Weber établit entre le caractère esclavagiste de l'organisation de la production agricole à la fin de la République, et sa qualification de « capitaliste » : la première référence limite radicalement la portée de la seconde, au point de suggérer qu'elle est inapplicable. En effet, la guerre est le facteur qui « produit » une masse toujours renouvelée d'esclaves « inféconds » qu'on intègre à l'exploitation du sol grâce à un système de « casernes ». Cette relation avec la guerre met en évidence, de façon tout à fait explicite, la différence radicale séparant le « capitalisme » antique du capitalisme moderne : le « capitalisme » antique dépendait structurellement de facteurs non économiques⁶.
- 12 Max Weber pose ainsi le problème qui, par la suite, passera au premier plan de sa nouvelle réflexion sur l'histoire romaine, telle qu'elle est proposée dans la troisième version de l'article « Agrarverhältnisse im Altertum », publiée en 1909 dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*. La dépendance du capitalisme antique envers la sphère politique assume alors, en effet, une valeur structurelle caractérisant toute l'évolution économique romaine, par rapport à la physionomie essentiellement « pacifique » que prendra le capitalisme dans les sociétés médiévales.
- 13 Du reste, cette importance de l'esclavage et des terres de conquête restées *publicae* qui étaient mises à la disposition des grands propriétaires-capitalistes romains, permet de saisir le rapport intime, précédemment évoqué, entre les formes politiques, les rapports économiques et les situations juridiques. Sur ce point, l'ouvrage de 1891 tient ses promesses. Au contraire, il ne me semble pas encore permettre de saisir l'interrogation qui sera plus tard au centre de sa réflexion sur l'histoire romaine – réflexion désormais

plus mûre. La troisième rédaction de son article « Agrarverhältnisse », aussi bien que son essai sur *La Ville*, tourne autour de ce problème des raisons pour lesquelles Rome n'a pas connu de développement capitaliste semblable à celui de l'Europe moderne – problème qu'Aldo Schiavone a brillamment repris dans son dernier livre⁷.

- 14 Cet élément suffirait à donner la mesure de la diversité et de la complexité de l'approche wébérienne de l'histoire romaine et, plus généralement, du monde antique – approche qui a mûri, entre les dernières années du XIX^e siècle et les premières du XX^e, par rapport à l'essai de jeunesse qu'était l'*Histoire agraire romaine*.
- 15 II. En fait, l'interrogation dont je viens de parler ne peut se poser (de façon implicite chez Weber, de façon plus évidente chez Schiavone) que si on a d'abord individualisé quelques éléments en commun entre les deux systèmes sociaux analysés : c'est-à-dire, d'une part, la société romaine de la fin de la République ou du début du Haut-Empire, d'autre part, les villes du Moyen Âge. Et cela même s'il faut dire que, dans son livre de 1891, pour l'établir, l'auteur avait été obligé d'élargir, de façon consciente, la notion même de « capitalisme », en se référant au domaine agricole romain. Dans l'article de 1909, cet élargissement est réaffirmé, avec une motivation plus explicite, mais dans un contexte plus complexe, venu à maturation au cours des années précédentes.
- 16 Quelques années après la publication de la *Römische Agrargeschichte*, son célèbre essai sur les « Causes sociales du déclin de la civilisation antique », qui date de 1896⁸, présente en effet une nouvelle interprétation du fonctionnement de la *villa* esclavagiste par rapport à la ville et à son marché. Ici est mise en relief la contradiction entre la base productive de la *villa* elle-même et son activité, qui est orientée vers les marchés urbains⁹. Le fondement d'économie naturelle et le développement de l'autoconsommation engendrés par l'entreprise esclavagiste tendent en effet à bloquer la croissance d'un marché capitaliste. Par quoi la description de Weber illustre ce qui en substance est un « court-circuit » : d'une part, on organise la *villa* pour vendre sur le marché, et de l'autre, elle soustrait des consommateurs potentiels à ce marché et empêche de la sorte son développement ultérieur au moment même où il grandit. Il en résulte inévitablement que ce modèle échappe à la « rationalité capitaliste » et se dégrade dans le latifundium du Bas-Empire.
- 17 Il faut en outre noter que ce changement de perspective dans l'analyse coïncide, quant à ses conclusions, avec le résultat final de la brève histoire de l'entreprise « capitaliste » romaine – histoire déjà esquissée en 1891. Mais il existe, entre ces deux reconstructions schématiques, qui, manifestement, ne coïncident pas en dépit de leurs conclusions communes, un autre point de rencontre, important lui aussi. Je veux parler de la crise produite par le système esclavagiste lui-même. Il est intéressant, de fait, que Weber continue à écarter l'idée qu'une autre solution ait pu s'offrir aux classes des propriétaires romains – que ce fût en réponse à la crise de l'approvisionnement en esclaves qui suivit le déclin de l'expansion militaire, ou pour s'affranchir de la lourde infrastructure d'autoconsommation typique du domaine esclavagiste. De plus, il ne pouvait pas ne pas être conscient (nous en avons des indices précis dans ses œuvres et il faut le noter) de l'existence d'autres expériences historiques dans lesquelles le système esclavagiste était moins dépendant d'un approvisionnement « à fonds perdus » en nouveaux esclaves¹⁰. Et surtout, il disposait de données que lui-même avait mises en évidence, et qui auraient pu permettre d'imaginer un autre type d'évolution de l'organisation productive romaine. Évolution qui, théoriquement, aurait rendu possible une transformation de la *villa* sur la base du travail libre. Je veux précisément parler de la présence d'un marché libre du travail, dans les campagnes de la fin de la République tardive, du système de location et

peut-être aussi de la colonie partiaire, qui faisaient déjà partie de l'expérience romaine, à côté du système esclavagiste des « casernes », et peut-être parfois comme solution de rechange à ce système.

- 18 Pour trouver une réponse plus complète à ce problème, il faut en fait attendre que Weber le reprenne dans son ensemble, en 1909, à l'occasion de son article « Agrarverhältnisse im Altertum ». Il me semble opportun d'insister sur le caractère fortement novateur de cet article, et de souligner la supériorité des analyses et des énoncés qu'on y lit, par rapport à ceux des deux premières rédactions du même article¹¹.
- 19 Ainsi, à ce moment-là, ce qui, dans l'essai de 1896, semblait encore n'être qu'une suggestion isolée, prend l'importance d'un thème central, vers lequel converge toute la perspective de l'œuvre et autour duquel s'ordonne l'ensemble de la problématique. Ce thème central, c'est le contraste entre les structures de la cité antique et ses faiblesses, qui leur sont liées, et, d'autre part, le fonctionnement des cités du Bas Moyen Âge. C'est dans ce cadre qu'émerge avec clarté le noyau central – et le critère de comparaison – que constitue le rapport entre ville et campagne. Thème central, à bien y regarder, tant dans la tradition historiographique sur le monde antique, et en particulier à Rome, depuis Niebuhr et Mommsen, que dans la réflexion marxienne sur les sociétés précapitalistes.
- 20 Nous connaissons assez bien le type de reconstruction proposé par Weber quant au développement du premier capitalisme des cités médiévales : l'économie fondée sur les activités artisanales et marchandes s'y trouve, selon Weber, dans un rapport d'échange équilibré avec les structures féodales caractérisant le monde agricole. C'est justement cet échange entre produits agricoles et marchandises manufacturées produites en ville qui permet l'équilibre d'un marché en expansion. Dans la Rome antique, on rencontre la situation contraire : nous savons qu'à Rome l'entreprise capitaliste s'affirme dans le secteur agraire et que manque pour l'essentiel un marché équilibré¹². Car la cité antique, et tout particulièrement Rome à son apogée, reste avant tout une formidable machine de guerre, et une structure où tout autre facteur est subordonné à la politique¹³ – à la différence de l'Antiquité tardive, où pourtant apparaît une nouvelle opposition entre deux caractères divergents, opposition qui perpétue les contradictions que la civilisation antique semblait incapable de surmonter¹⁴.
- 21 À plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de souligner cette importante rupture – par rapport aux horizons antérieurement explorés par Weber dans son *Histoire agraire romaine*. Non seulement parce que le recours explicite et systématique aux modèles communautaires est désormais fortement réduit, dans le cadre du paradigme central du « féodalisme urbain » ; mais surtout parce qu'en rappelant l'évolution des structures agraires romaines dans un sens capitaliste, Weber trouve l'occasion d'un nouveau type de questions. C'est justement cette perspective plus complexe qui permet désormais à Weber de saisir et d'interpréter un autre facteur de blocage, plus fondamental, dans le développement d'un possible capitalisme antique. Lui aussi est lié au caractère rural de l'entreprise qui aurait dû en être le mécanisme propulseur. Je veux précisément parler des limites objectives posées au développement de ce type d'organisation productive qu'était la *villa* à la mode de Caton. Il faut en effet rappeler que le développement de la cité médiévale dans un sens capitaliste a été rendu possible par la croissance de l'entreprise artisanale en termes quantitatifs. Cette croissance comportait un processus ultérieur de transformation qualitative, à travers des formes de rationalisation de la production et de déconstruction des processus mêmes de production. Voilà exactement ce qui n'a pas eu lieu dans l'agriculture antique. Dans l'Antiquité, la croissance quantitative de la propriété foncière

n'a pas entraîné, au-delà d'un certain niveau, du reste très vite atteint, un processus de rationalisation et de développement des forces productives – bien au contraire. Non pas qu'il manque, au tableau ainsi tracé, un développement des activités urbaines dans un sens capitaliste ; mais c'est justement dans cette sphère que se révèle principalement la dépendance envers la politique. Les activités financières et le rôle de grand intermédiaire joué par le capitalisme urbain est, de fait, lié de façon permanente et directe à la politique et à ses choix, empêchant ainsi que se forme un quelconque « calcul rationnel ».

- 22 **III.** Hinnerk Bruhns a fort bien mis en lumière la signification de l'« esprit capitaliste », comme moyen d'identifier les « traits [...] spécifiques » permettant de qualifier de capitaliste une société donnée à une certaine époque historique¹⁵. C'est la présence de cette notion qui avait, je pense, permis à Weber d'affirmer que « Carthage, à une période antérieure à toute frappe de monnaie, et même Rome à l'époque de l'aes rude, étaient plus fortement capitalistes que « l'économie nationale des Lagides » »¹⁶. Mais cela ne veut pas dire que ce type de capitalisme ait lui-même jamais réalisé les possibilités de développement qu'ont eues au contraire, au niveau structurel, les formes du capitalisme médiéval. L'émancipation manquée du capitalisme antique, par rapport à la politique surtout, bloquait justement cette perspective. De là le caractère structurellement « irrationnel » du capitalisme antique, caractère sur lequel Weber reviendra de façon plus explicite dans ses leçons d'*Histoire économique*.
- 23 La formation d'institutions juridiques contribuant plus directement à de tels développements fit alors défaut ; et surtout il n'existait pas alors les prémisses du « calcul rationnel » qui, allant de pair avec une conception éthique du travail, auraient permis que s'affirme l'« éthos économique rationnel », fondement du capitalisme moderne¹⁷.
- 24 Mais j'ai traité de tout cela dans de précédentes recherches¹⁸. Ici, ce qui m'intéresse, c'est de continuer à approfondir la perspective que j'ai rencontrée chez Hinnerk Bruhns. Car, précisément, les évolutions manquées que j'ai évoquées plus haut impliquent – cela semble évident – la présence de cet « esprit capitaliste » dont nous venons de parler. Mais, si nous considérons l'énorme accumulation de matériaux qu'on trouve dans les « Agrarverhältnisse » et le parcours si complexe qu'y a suivi Weber, nous nous rendrons compte qu'en dernière analyse, l'absence ou la présence insuffisante de tels développements, dans le monde antique et même à Rome, est liée à la fonction paralysante ou déformante qu'a eue tout un ensemble de facteurs structurels.
- 25 En effet, comme je l'ai déjà indiqué dans une recherche précédente, l'opposition entre cité antique et cité médiévale n'était possible que sur une base commune minimale, qui pût légitimer la possibilité d'une comparaison entre les deux phénomènes¹⁹. C'est là un présupposé qui apparaîtra bien plus clairement dans *La Ville*, où la possibilité d'une comparaison entre Rome et la cité grecque d'une part, entre Rome et les cités de l'Europe médiévale de l'autre, est fondée « sur la différence radicale de la cité occidentale, qu'elle soit antique ou moderne, par rapport aux autres formes historiques reconnues »²⁰.
- 26 Sans doute, dans ce dernier essai, et à la différence des « Agrarverhältnisse », un autre facteur intervient-il avec force, qui différencie la cité antique de la cité médiévale et qui ne peut certainement pas être ramené aux aspects structurels économiques. Il s'agit du christianisme et de ce que signifie la nouvelle « communauté des fidèles », cherchant à créer une libre association d'individus, soulagée de tous les liens archaïques qui étaient encore, peu ou prou, présents dans la cité antique. De ce point de vue aussi, les conditions pour que s'affirme un ensemble d'orientations rationalisantes, dont une évolution capitaliste de la société tout entière présupposait l'existence, voient s'ajouter aux

données structurelles incontournables un dernier élément extérieur : les grandes religions et les révolutions qu'elles ont introduites dans les conceptions qu'on se faisait du monde et de l'homme.

- 27 Donc, en définitive, l'opposition entre cité antique et cité médiévale, qui s'impose avec force dans les dernières pages des « Agrarverhältnisse » et qui sera de nouveau proposée dans *La Ville* – il est vrai d'un point de vue plus large et avec d'autres critères d'évaluation et d'autres grilles d'interprétation –, cette opposition a eu une fonction précise : elle a permis de saisir le lien de causalité réciproque entre des éléments qui se situent sur des plans différents et qui, dans l'analyse webérienne, finissent par apparaître comme les pôles de toute histoire économique.

NOTES

*. Texte traduit de l'italien par Christiane Klapisch (EHESS) et revu par Jean Andreau (EHESS).

1. De façon polémique à l'égard de la substance de mes précédentes propositions – Luigi Capogrossi Colognesi, *Max Weber e le economie del mondo antico*, Bari-Rome, Laterza, 2000, p. 22 sqq. – mais convaincante, Realino Marra a récemment attiré l'attention sur ce dernier aspect, dans son *Capitalismo e anticapitalismo in Max Weber*, Bologna, Il Mulino, 2002, 1^{re} partie ; voir le compte-rendu très dense que G. Itzcovitch a consacré à son livre dans *Quaderni fiorentini*, 31/2, 2002, p. 853 sqq.

2. Max Weber, *Die römische Agrargeschichte in ihrer Bedeutung für das Staats- und Privatrecht*, Stuttgart, 1891, aujourd'hui in *Max Weber Gesamtausgabe* (sous la direction de Horst Baier, M. Rainer Lepsius et alii), vol. 1/2, édité par J. Deininger, Tübingen, 1986, p. 2 sqq. (trad. ital., *Storia agraria romana*, Milan, 1967). Désormais, dans les notes, l'ouvrage de 1891 sera désigné par le sigle RAG.

3. Theodor Mommsen, « Zum Römisches Bodenrecht », in *Hermes*, 1892, article republié dans Theodor Mommsen, *Gesammelte Schriften*, V, Berlin, 1908, p. 109 sqq. ; voir aussi Luigi Capogrossi Colognesi, *Max Weber*, op. cit., p. 81 sqq.

4. Luigi Capogrossi Colognesi, *Persistenza e innovazione nelle strutture territoriali dell'Italia romana*, Naples, Jovene, 2002, p. 6 sqq.

5. Que le « système de rapports » que Weber voulait comprendre, comme il le dit lui-même, ait revêtu une grande importance pour parvenir à une interprétation globale des formes agraires romaines est indirectement prouvé par la « neutralité » en soi des types d'appropriation individuelle de la terre (*dominium* ou possession de l'*ager publicus*), qui se substituent au droit originel de participation à la communauté (*Hufenverfassung*). Ces conditions sont nécessaires pour engendrer l'évolution qu'esquisse Weber en direction du capitalisme, mais elles ne sont pas suffisantes, sans l'intervention d'un facteur externe ; voir aussi la note suivante.

6. Aspect accentué par l'importance que Weber lui accorde dans le « décollage » dans une direction capitaliste de la villa de la République tardive, et dans la disponibilité de vastes espaces de terres publiques à bon marché. Il s'agit d'un facteur de nature essentiellement politique, comme on peut le conclure directement de Weber, RAG, trad. ital., p. 7 sqq.

7. Je renvoie à Aldo Schiavone, *La Storia spezzata*, Bari-Rome, Laterza, 1996 (trad. franc., *L'Histoire brisée, La Rome antique et l'Occident moderne*, Paris, Belin, 2003).

8. Essai ensuite republié dans les *Gesammelte Aufsätze zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte* [1924], rééd., Tübingen, 1988, p. 290 *sqq.* Je renverrai ici aux pages de la réédition des *Gesammelte Aufsätze*. Les pages de la traduction italienne (*Storia economica e sociale dell'antichità*, Rome, 1981, p. 355 *sqq.*), sont ensuite indiquées entre parenthèses ; enfin, celles de la récente traduction française (*Économie et société dans l'Antiquité*, Paris, La Découverte, 1998, p. 63 *sqq.*) sont indiquées entre crochets droits.

9. Luigi Capogrossi, *Max Weber*, *op. cit.*, p. 126 *sqq.*

10. Weber devait avoir présente à l'esprit l'expérience récente d'un système esclavagiste qui avait pu s'approvisionner même quand les sources extérieures s'étaient taries : les états sudistes d'Amérique après le blocus du commerce des esclaves.

[Ajout Hinnerk Bruhns : pour cette question, voir, maintenant, Wilfried Nippel, « Marx, Weber und die Sklaverei » in E. Hermann-Otto, éd., *Unfreie Arbeits- und Lebensverhältnisse von der Antike bis zur Gegenwart*, Hildesheim, Olms, à paraître en 2005.]

11. Voir, récemment, Hinnerk Bruhns, « Introduction » à Max Weber, *Économie et société dans l'Antiquité*, *op. cit.*, p. 27 *sqq.*

12. En fait cette entreprise agricole appartient à un homme de la ville, et la campagne donne à la cité sans que se développe un système d'échanges adéquat – en somme sans que la ville produise un stock suffisant de biens manufacturés pour équilibrer l'importation massive de denrées alimentaires.

13. On rejoint ici l'un des grands thèmes de la réflexion sociale et économique de Werner Sombart et de Max Weber, celui de la *Konsumptionsstadt*. Sur la cité antique comme cité de consommateurs, le principal spécialiste est notre ami Hinnerk Bruhns, sur les travaux duquel nous pouvons nous appuyer. Notre intérêt, ici, porte surtout sur les liens étroits entre les *Agrarverhältnisse* et le travail ultérieur sur *La Ville*, et tout autant sur l'importante rupture avec l'œuvre antérieure de 1891.

14. Effectivement, d'une part, la ville de l'Antiquité tardive prend une physionomie plus strictement économique dans un système politique élargi ; mais, d'autre part, on voit s'imposer à ce même système un colossal « ordre bureaucratique » qui renvoie tout le fonctionnement de la machine sociale à des conceptions franchement « anticapitalistes » et à la prédominance des formes de l'*oikos*.

15. Hinnerk Bruhns, « Introduction », *op. cit.*, p. 44 *sqq.*, souligne, avec beaucoup d'acuité, l'intervention de Weber dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, en 1908, intervention dans laquelle il défend sa thèse sur l'« éthique protestante ».

16. Weber, *AVA*, p. 186 (238) [292].

17. Weber, *Wirtschaftsgeschichte. Abriss der universalen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, édité par S. Hellmann-M. Palyi, Munich-Leipzig, 1923, p. 302 (trad. ital., *Storia economica*, Rome, 1993, p. 308). « Ce qui, en dernière analyse, a créé le capitalisme c'est l'entreprise rationnelle durable dans le temps, la comptabilité rationnelle, la technique rationnelle, le droit rationnel, et pas seulement tout cela ; pour les compléter, la disposition d'esprit rationnelle, la rationalisation de la conduite de la vie, l'éthos économique rationnel (*die rationale Gesinnung, die Rationalisierung der Lebensführung, das rationale Wirtschaftsethos*) devaient aussi s'ajouter à tout cela. »

18. Luigi Capogrossi, *Max Weber*, *op. cit.*, p. 313 *sqq.*, p. 331 *sqq.*, p. 342 *sqq.*, p. 352 *sqq.* et p. 385 *sqq.*

19. *Ibid.*, p. 360, « questa stessa contrapposizione era resa possibile dal fatto che tra tali figure, accanto alle radicali diversità, sussistevano anche non secondari elementi di convergenza » ; voir aussi Hinnerk Bruhns, « Introduction », *op. cit.*, p. 48.

20. Luigi Capogrossi, *Max Weber*, *op. cit.*, p. 360.

AUTEUR

LUIGI CAPOGROSSI-COLOGNESI

Professeur de droit romain. Facoltà di Giurisprudenza dell'università « La Sapienza » di Roma.